

Après avoir ainsi posé ce regard interrogeons-nous, nous demandant : qu'est ce qui rend passible de tels gestes qui émanent de tant de personnes venant d'horizon si différents. Y a-t-il quelque chose de commun entre tous ces gens que je viens d'évoquer ou que vous avez en tête ? Il me semble que ces gestes sont possibles qu'en raison du fait qu'ils ont tous adoptés une posture très particulière et tout à fait fondamentale. Ils se sont mis en attente de l'autre blessé, fatigué, meurtri, âgé, bref en souffrance physique ou morale. Nous ne pouvons pas poser de gestes comme ceux que j'ai évoqués précédemment sans avoir préalablement adopté cette posture qui nous met en attente de l'autre. A défaut, je reste replier sur moi-même incapable de quelque geste que ce soit envers qui que ce soit. Cette posture suppose de ma part comme de tous ceux qui posent un geste envers autrui, une triple attitude ; elle met en œuvre une triple attitude : une attitude qui dépossède, une attitude qui ouvre, une attitude qui engage.

Suit Reco Saint Sulpice 1996

2° Temps : les gestes de Jésus :

Jusque là vous pourrez aisément me dire : dans votre propos, rien ne nous permet de faire le lien avec Jésus. On nous a trompés sur la marchandise en nous annonçant qu'il serait parlé des gestes de Jésus. Patience mes bons amis. J'y viens. Mais pour cela, il me semble important de nous rappeler ce que le concile nous dit de ce que nous recevons nous chrétiens du monde. Il faut relire ici le numéro 44 § 1 de Gaudium et Spes.

44. Aide que l'Église reçoit du monde d'aujourd'hui : 1. De même qu'il importe au monde de reconnaître l'Église comme une réalité sociale de l'histoire et comme son ferment, de même l'Église n'ignore pas tout ce qu'elle a reçu de l'histoire et de l'évolution du genre humain.

Nous ne pouvons donc ignorer tous ces gestes et ce qui les rend possible dans l'action des hommes de ce temps. S'il m'est permis de paraphraser le concile en GS 1, je dirai volontiers que les gestes des hommes de ce temps sont aussi les gestes des disciples du Christ. Et si vous voulez bien maintenant regardons ce qu'il en est des gestes des disciples du Christ. Pour cela, je ne connais qu'une seule possibilité : Repartir du Christ.

1- Repartir du Christ :

Ceci ne constitue pas une simple affaire de bien séance dans la mesure où nous sommes dans ce lieu. Il s'agit de quelque chose de bien plus fondamental. Si votre action est œuvre d'Eglise, il est donc indispensable de se référer à celui sans qui l'Eglise ne serait rien : le Christ. C'est à partir de lui que doit d'abord être pensée l'action que vous menez. Et, en cela, je ne porte pas un jugement de valeur sur ce qui est fait au Secours. Je dis simplement que la source de ce qui se fait est à chercher de ce côté-là.

Pour repartir du Christ, nous le savons, il nous faut revenir à l'Évangile et ainsi suivre le Christ dans son itinéraire. Comment nous est-il présenté dans l'Évangile ? Parmi la multitude de facette que pourrait revêtir cette présentation, j'en retiens une. L'Évangile de Luc au chapitre 4 nous le présente en homme qui a autorité. « Ils (les gens de Capharnaüm) étaient frappés de son enseignement parce que sa parole était pleine d'autorité » (Lc. 4, 32). Je voudrai faire quelques remarques à partir de cette citation.

Tout d'abord, relevons qu'en Luc 4, après avoir quitté Nazareth, Jésus, n'y ayant pas été reçu, gagne Capharnaüm. Nous est alors donné à lire le récit qui se situe dans cette cité – récit compris entre le verset 31 : « Il descendit alors à Capharnaüm » et le verset 42 : « Quand il fit jour, il sortit ». La journée à Capharnaüm nous montre Jésus comme étant celui qui parle avec autorité.

Ensuite, repérons quelle est l'activité de Jésus durant cette journée à Capharnaüm. L'évangéliste nous le présente en enseignant. Luc nous dit même que Jésus parle : « Parce que SA PAROLE » nous dit-il. L'activité de Jésus consiste donc à parler. Nous verrons plus loin en quoi consiste cette parole mais pour l'heure relevons que cette mention de la parole nous rappelle une chose capitale dans l'univers biblique. Rappelons-nous que dans la bible tout commence par la Parole. En Gn. 1, 3, nous lisons : « Au commencement Dieu dit ». Tout commence par la Parole et une parole qui crée. Jésus prolonge l'activité même de Dieu.

Voilà que cette parole est décrite comme étant « pleine d'autorité ». Ceci nous renvoie à une activité qui fait grandir et croître. Celui qui a autorité est celui qui sert la croissance de ceux à qui il s'adresse. Jésus nous est donc présenté comme étant celui qui par sa parole sert la croissance de ceux à qui il s'adresse. L'ensemble de ce que l'on nomme la journée de Jésus à Capharnaüm est une illustration de cette activité de Jésus qui fait grandir et croître. Ainsi, en va-t-il du possédé par un démon impur, de la belle de Pierre ou de toutes sortes de malades qu'on lui amène.

Pour l'heure, je n'ai encore rien dit de ce qui est constituée la parole de Jésus si ce n'est qu'elle se réfère à celle de Dieu et qu'elle fait autorité. L'évangéliste nous dit plus que cela en nous indiquant les deux manières dont Jésus parle. Nous pouvons remarquer que la parole de Jésus se déploie dans deux directions : Enseignement (discours) et Action (guérison). L'évangile nous dit très clairement que l'autorité de Jésus est attestée chaque fois qu'il enseigne et qu'il guérit. Ainsi au verset 32 et au verset 36 du chapitre 4 de Luc. Ainsi donc, nous pouvons repérer que Jésus parle non seulement lorsqu'il enseigne mais aussi lorsqu'il guérit et soulage. Et ce faisant, il accomplit une œuvre divine. Gardons cela à l'esprit car nous avons peut-être là la mesure de notre propre œuvre chrétienne.

2- Les gestes de Jésus :

Essayons dans ce deuxième temps de regarder de manière plus attentive ce qu'il en est des gestes de Jésus. Pour cela nous allons nous attacher à l'évangile de Marc dans la mesure où il est l'évangéliste qui évoque dans son récit le plus les gestes de Jésus. Ainsi Marc rapporte 14 récits de miracles sur les 27 répertoriés dans les quatre évangiles. Ces récits revêtent des formes diverses. Il peut s'agir d'un rappel des gestes qui mettent en relief l'action libératrice de Jésus lors de la guérison de malades. Il peut aussi s'agir de gestes qui veulent déclarer son identité révélée à la lumière des figures de Moïse et d'Elie.

N'oublions pas ce que l'on disait précédemment, Jésus n'agissait pas seulement par la parole, mais aussi par son attitude, qui suscitait l'attention, l'étonnement et la contradiction. Parmi les données les plus anciennes de la tradition sur Jésus, il y a le repas qu'il partage avec les publicains, le pardon accordé à des prostituées et à d'autres pécheurs publics (cf. Mc 2,13-17; Mt 11,19), la transgression des prescriptions concernant le sabbat et des règles de pureté rituelle (cf. Mc 2,23-3,6; 7,1-23), les vendeurs chassés du Temple (cf. Mc 11,15-19). Comme pour l'institution du groupe des Douze (cf. Mc 6,7-13), il s'agit de gestes symboliques qui aident à comprendre son message et ses intentions, et dévoilent en même temps son style personnel. Cette manière de faire comprendre aux hommes, par des gestes et des signes qui sont ensuite expliqués par des paroles, la signification et les exigences du Royaume de Dieu, rappelle les prophètes de l'Ancien Testament et leurs actions symboliques.

C'est dans ce contexte également qu'il faut comprendre la célébration de la Dernière Cène, que Jésus a partagé avec ses disciples avant sa mort et qui annonce la Nouvelle Alliance de Dieu (cf. Mc 14,17-25). Toute la vie et l'activité de Jésus rendent manifestes la réalité cachée de Dieu, sa présence agissante en vue de notre salut et l'appel qu'il adresse aux hommes. C'est pourquoi Jésus peut dire dans le quatrième évangile: Qui m'a vu a vu le Père (Jn 14,9). Une signification particulière s'attache aux actes extraordinaires de Jésus que nous appelons des miracles. En eux s'accomplissait quelque chose de la promesse des prophètes: les aveugles retrouvent la vue, les boiteux marchent droit, les

lépreux sont purifiés et les sourds entendent, les morts ressuscitent, la bonne nouvelle est annoncée aux pauvres (Lc 7,22; cf. Is 35,5-6, etc.).

Ces récits de miracles des évangiles nous posent aujourd'hui bien des problèmes. La définition contemporaine du miracle, qui est tributaire de la pensée scientifique moderne et suppose une transgression des lois de la nature, est inconnue de la Bible. Dans l'élan de sa foi en Dieu, créateur de l'univers et maître de l'histoire, la Bible considère que toutes les œuvres de Dieu sont admirables, tout en sachant bien qu'il peut aussi manifester sa puissance par des actes extraordinaires. Sur le mécanisme de ces actions et surtout sur leurs rapports avec les causes et les forces naturelles que Dieu utilise d'ordinaire, la Bible ne s'interroge pas, si bien que son approche des faits peut nous donner l'impression d'être irréfléchie et naïve. A cela s'ajoute que les récits bibliques de miracles sont construits d'après des modèles narratifs qui étaient d'usage courant à l'époque. Plusieurs facteurs concourent donc à nous en rendre la compréhension difficile : une pensée qui nous est devenue étrangère et qui avait une autre vision de la nature; une autre conception des récits historiques et une autre façon de les présenter, qui fait ressortir le sens profond des événements plus qu'il ne les reconstitue dans leur déroulement concret.

Malgré ces difficultés, même la critique historique la plus intransigeante n'ose pas mettre en doute que Jésus ait accompli des gestes extraordinaires, inexplicables, surtout des guérisons. Les récits de guérisons contiennent fréquemment des indications précises sur les personnes concernées, leurs noms et les circonstances de l'événement. La foule des gens qui suivent Jésus, sa renommée qui se répand, l'impuissance de ses adversaires qui ne peuvent pas contester les faits, la transmission de ces souvenirs qui commence très peu de temps après Pâques, à un moment où les témoins oculaires de la vie publique de Jésus vivaient encore: cet ensemble de traits résiste à tout essai d'interprétation réductrice.

La science moderne de la nature se limite délibérément, dans sa manière d'aborder la réalité, à ce qui est intérieur au monde; elle fait consciemment abstraction de la question de Dieu. Cette attitude est tout à fait légitime, eu égard aux présupposés méthodologiques des sciences de la nature. Mais ce n'est qu'une manière parmi d'autres, et non la seule possible, de comprendre la réalité. La foi ne peut pas se satisfaire d'une telle approche, si elle prétend rendre compte de toute la réalité. La foi au Dieu vivant, créateur du ciel et de la terre, perdrait toute signification s'il était exclu que Dieu puisse agir également d'une manière extraordinaire dans le temps et dans l'histoire. Une telle foi serait sans consistance.

Les miracles de Jésus n'étaient pas de simples gestes spectaculaires. Jésus a constamment refusé les signes dans le ciel qu'on lui réclamait (cf. Mc 8,11-13; Lc 11,29; Jn 6,30). Les miracles ont pour but de faire réfléchir et d'amener à la foi. D'autre part, seuls des yeux et des oreilles éclairés par la foi peuvent saisir la véritable portée de ce que fait Jésus (cf. Mt 11,4-6; Lc 10,23-24). Ses miracles sont des gestes significatifs, destinés à faire voir que Dieu veut nous sauver et nous libérer; ils sont des signes de l'avènement du règne de Dieu: Mais si c'est par le doigt de Dieu que je chasse les démons, alors le Règne de Dieu vient de vous atteindre (Lc 11,20; cf. Mt 12,28). En ressuscitant des morts, il montre jusqu'où va la puissance vivifiante de Dieu qui se manifestait déjà aux yeux de ses contemporains dans les guérisons de malades. Le miracle de la tempête apaisée sur le lac de

Génésareth (cf. Mc 4, 35-41) est un sauvetage qui illustre l'efficacité de l'aide divine que nous apporte Jésus.

La grande multiplication des pains, chargée de nombreux symboles, est pour l'essentiel un don miraculeux qui révèle la générosité inépuisable dont Dieu fait preuve dans la distribution de ses bienfaits; comme autrefois durant la marche d'Israël à travers le désert, ainsi en va-t-il maintenant – par l'intermédiaire du Messie – dans les repas que Jésus partage avec ses disciples et le peuple (cf. Mc 6,34-44; 8,1-10). Tout cela tend à faire apparaître que Dieu est vainqueur de la maladie et de la souffrance, de la mort et du mal. Le pouvoir souverain de Jésus et sa gloire, encore cachée dans sa vie terrestre, doivent également transparaître dans ces actes. Le message des miracles est qu'en Jésus, la bonté de Dieu et son amour pour les hommes sont apparus (Tt 3,4).

3- Le relèvement de la belle mère de Simon :

Je voudrai maintenant illustrer cela au moyen d'une péricope, celle du relèvement de la belle mère de Simon en Marc. Ces quelques versets (1, 29-34) sont unifiés par l'unité de lieu, la maison des deux disciples Pierre et André. L'expulsion de l'esprit impur est suivie par la guérison de la belle-mère de Simon, puis par un ensemble d'exorcismes et de guérisons dans cette même maison.

Le narrateur prend soin de mentionner la présence des quatre disciples qui ont été appelé préalablement et qui accompagnent Jésus. On comprendra plus loin que cette présence, même s'ils ne participent pas à l'action, montre qu'ils sont là pour apprendre leur « métier » en observant Jésus. En effet ils seront appelés à leur tour pour être avec Jésus et être appelés à prêcher et expulser les démons à leur tour.

Le récit de guérison n'est guère développé. Il est mentionné rapidement. Quelques détails sont cependant susceptibles d'attirer notre attention. D'abord, les actions liées à la guérison ne sont pas racontées dans l'ordre chronologique. Il aurait été normal que l'action du thaumaturge (saisir la main) soit signalée en premier lieu, avant son effet (il la fit se lever). En adoptant cette présentation, Marc met en valeur le verbe « faire se lever » qui sera aussi utilisé pour dire la résurrection des hommes (12, 26) et de Jésus (14, 28 ; 16, 6). Par ailleurs le même verbe apparaît dans la résurrection de la fille de Jaïre (6, 41) et dans la guérison de l'enfant épileptique « devenu comme mort » (9, 26 – 27).

Comme l'esprit impur était sorti de l'homme possédé (1, 26), la fièvre quitte la femme (1, 30). Cela ne signifie pas que la fièvre soit vue comme un démon mais bien que toutes les instances du mal, qu'elles soient corporelles ou démoniaques, sont mises en déroute par l'action de Jésus. Le service qui s'en suit peut être mis en parallèle avec le service des anges, lié lui aussi en 1, 13 à une victoire sur les puissances du mal. Dans la suite du récit, le même verbe *diakoneo* ne sera plus utilisé que pour décrire le service de Jésus (10, 45) et celui des femmes disciples en Galilée (15, 41). Si au premier degré, le service de la belle mère de Pierre correspond tout simplement aux règles de l'hospitalité, il y a en creux l'anticipation d'un thème important de l'évangile.

Ce récit comme tout récit de miracle nous révèle trois aspects concernant Jésus. Le rappel de ses gestes met en relief tout d'abord l'action de Jésus. Jésus nous est ainsi présenté comme agissant en vue d'une guérison bien sûr, d'un mieux être mais surtout d'une libération. Il relève, il met debout.

Par ailleurs, le récit et les gestes qui y sont décrits nous révèlent ce qu'il en est de l'identité de Jésus. Dans ce évangile qui ne cesse de s'interroger et de nous interroger sur l'identité de Jésus, il nous est bon de repérer que Jésus est présenté comme libérateur. Enfin, le récit nous indique que l'action de Jésus ne demande qu'à être prolongée à la manière de la belle-mère de Simon qui se met à les servir.

4- A la suite de Jésus, des disciples :

Si Jésus parle en enseignant et en soulageant qu'en est-il des disciples dans l'évangile ? Là nous risquons d'être très directement concernés. Aussi, venons-en justement aux disciples. Que nous dit l'évangile de ceux qui ont tout quitté pour le suivre. Là aussi référons nous à l'évangile. Je voudrai relire avec vous ce matin le petit sommaire de l'institution des douze dans l'évangile de Marc (3,13-19). Pourquoi ? Et bien parce que là aussi, nous sommes invités à revenir à ce que Jésus fait pour nous : il nous fait disciple. Voyons donc cela.

Commençons par examiner le contexte. Après le baptême de Jésus, nous voyons Jésus entrer de pleins pieds dans sa mission de salut et de proclamation de l'Évangile. Or, ce qui est frappant dans ce contexte réside dans l'importance accordée par l'évangéliste à la foule qui ne cesse de suivre Jésus (2,13 – 3,7). Cette foule qui suit Jésus est en même temps celle qui ne cesse de s'interroger sur son identité. Nous savons bien ce qu'il est de l'identité de Jésus dans l'évangile de Marc. Tout cet évangile est construit autour de cette question : Qui est Jésus ? Si le premier verset de l'évangile nous avait introduit à sa lecture par une titulature assez clair : « Commencement de l'Évangile de Jésus-Christ, Fils de Dieu », il semble bien que cela n'est pas suffit pour ceux qui croisent Jésus tout au long du récit. Ils n'ont de cesse de s'interroger sur celui qu'ils croisent. Il faudra attendre la confession de foi du centurion aux pieds de la croix « Vraiment celui-ci était le Fils de Dieu » (15, 39) pour avoir une confirmation de cette titulature. Et même là, on peut se demander si cela suffira à obtenir la confession de foi dans la mesure où l'évangile se clôt avec cette scène des femmes qui, venues au tombeau, s'en retournent dans la peur sans voir confesser Jésus le Christ. C'est dans cette atmosphère générale qu'il nous faut lire la petite péricope qui nous occupe ici.

La scène se déroule sur la montagne, sur cette montagne qui évoque pour nous beaucoup de choses. La montagne, c'est la montagne de l'Horeb, la montagne du Sinaï ; c'est la montagne sur laquelle Moïse reçoit les tables de la Loi, c'est la montagne sur laquelle Elie rencontre son Dieu dans la brise légère. Pour l'homme de la bible, la montagne est le lieu de la rencontre avec Dieu. Pour Jésus aussi, la montagne sera le lieu de la rencontre avec son Père. Elle est aussi le lieu de la révélation de Dieu. Dans l'évangile de Marc, il nous est dit que Jésus « partit sur la montagne pour prier » (6, 46). Cette montagne ici chez Marc s'oppose à un autre lieu : le bord de la mer qui est le lieu où Jésus rencontre la foule dont nous venons de parler. C'est également au bord de la mer que Jésus enseigne cette foule (2, 13 ; 3, 7-8 ; 4, 1-2 ; 5, 21) et la nourrit (6, 32 ss.).

Ici, la montagne apparaît sous un jour autre que celui de la rencontre avec Dieu. Elle apparaît comme lieu où Jésus pose un acte important pour ses disciples. Ceci se vérifie ailleurs en 3, 13 ou en 9, 2. Quel est donc cet acte important que Jésus pose ?

L'évangéliste nous dit que Jésus les établit. Essayons de voir ce dont il s'agit. Le verbe grec employé ici est le verbe « Poïen ». Nous pourrions le traduire par faire ou encore par créer ou

façonner. En effet, la septante emploie ce verbe pour parler de l'œuvre que Dieu accomplit lorsqu'il crée. Nous sommes donc en présence d'un verbe de création. Jésus crée les disciples. Si nous sommes disciples, ce n'est pas du fait de notre volonté mais du fait de l'œuvre que Dieu accomplit en nous. C'est cette œuvre qu'il nous faut accueillir. Vous noterez aussi que cet établissement ne concerne pas seulement un disciple mais les douze. Il y a une dimension collective, ecclésiale dont il nous faut tenir compte ici. La fabrique des disciples se fait ensemble, en Eglise. On ne se fabrique pas soi-même disciple et nous sommes ensemble fabriqués comme disciples.

Or, est liée à cette création, une mission. Ils sont établis pour quelque chose. En cela, se confirme que nous sommes bien devant un acte de création. En effet dans le récit biblique, la création de l'homme est assortie d'une mission donnée à Adam : « Soyez féconds et prolifiques, remplissez la terre et dominez la » (Gn. 1, 28).

Et cette mission se dédouble. Ils sont établis d'abord pour être avec lui avant d'être envoyé. Que retenir de cela. Tout d'abord qu'il existe une forte ressemblance entre la mission confiée aux disciples et celle que Jésus accomplit. Si vous m'autorisez à me référer à Saint Jean, je vous inviterai volontiers à vous rappeler que Jésus est chez Jean d'une part celui qui vient du Père (Jn. 17,21 « Comme toi Père tu es en moi et que je suis en toi ») et celui qui demeure auprès du Père (Jn. 14,11 : « Croyez en moi, je suis dans le Père et le Père est en moi »). Les disciples vont continuer et accomplir la mission de Jésus. Retenez cette expression nous aurons l'occasion d'y revenir. Pour les disciples, il importe d'être, de rester, de demeurer avec Jésus, auprès de Jésus. Ainsi, les disciples sont ceux qui vont se laisser faire, se laisser façonner par Jésus. Une fois établis les disciples, vont devoir vivre à la manière de celui qu'ils se sont mis à suivre. Ils vont de voir vivre avec les mêmes sentiments qui sont dans le Christ (Ph. 2, 5). Il conviendrait de relire ici l'épître aux Galates. En 4, 27-28, Paul rappelle aux Galates qu'ils ont été baptisés et ce faisant ont « revêtu le Christ ». La relation qui s'instaure entre le Christ et eux n'est pas qu'une pure relation d'extériorité. Elle est emprise du Christ sur eux, elle est entrée en possession du Christ sur eux. Cette emprise est totale au point que les disciples sont transformés pour devenir image du Christ. Nous nous devons alors de vivre non pas un personnage qui imiterait le Christ mais ce que nous sommes nous qui sommes au Christ.

C'est delà que découle la mission reçue. Celle-ci est également à l'image de celle du Christ Jésus. Les disciples qui sont au Christ sont envoyés pour prêcher avec pouvoir de chasser les démons. Nous retrouvons à cet endroit une mission en deux directions. D'une part, il y a l'annonce de la Parole. Il y a à parler le Verbe de Dieu. D'autre part, il y a aussi un envoi pour guérir; nous dirions pour prendre soin. Il faudrait bien préciser cet aspect de la mission car nous pourrions le réduire à un simple exercice éthique du Care. S'il y a place pour le soulagement, il faut aussi penser à d'autres aspects notamment le solidarisme et la reconnaissance. Là aussi, nous retrouvons le lien à Jésus. Que fait Jésus durant son ministère. Il prêche comme en 1, 14 où il nous est dit : « Après que Jean eut été livré, Jésus vint en Galilée. Il proclamait l'Evangile de Dieu ». Il guérit comme en 1, 34 par exemple : « Il guérit de nombreux malades souffrant de maux de toutes sortes et il chassa de nombreux démons ». Les disciples ne vont rien faire d'autres dans ces conditions que ce que Jésus fait lui-même. Et pour se faire, les disciples se doivent de plonger dans la passion, la mort et la résurrection de Jésus ; et ce, non seulement au jour de leur baptême par dans leur vie toute entière qui est appelée à devenir vie baptismale. Aussi plonger dans l'existence, dans votre œuvre à la manière du Christ. Ils doivent de continuer et accomplir la vie de Jésus à la manière de ce que dit Saint Jean Eudes.